

3/6 ► Ils ont choisi la France Fondateur de la revue « Plages », Roberto Gutierrez a quitté l'Argentine en 1964 pour rejoindre Paris et son Ecole des beaux-arts. Il se demande si, aujourd'hui, un jeune artiste étranger pourrait suivre ses traces

Rimbaud en bandoulière

La silhouette, très colorée, est connue de tous les amateurs d'art. Roberto Gutierrez, 70 ans, vit en France depuis 1964. Il est présent dans la plupart des grandes foires internationales, coiffe de sa calotte de laine tricotée, à peine moins original que la revue qu'il anime depuis 1978, *Plages*. Cet ouvrage collectif, à la parution erratique (125 numéros à ce jour), prend des formes parfois incongrues, souvent plus proches de la création artistique que de l'honnête magazine.

Roberto Gutierrez est né le 9 avril 1939, en Argentine, dans une famille apparentée à Alfredo Lorenzo Palacios (1880-1965), le fondateur du Parti socialiste local. « Ma mère a eu beaucoup d'hommes dans sa vie », dit-il, sans évoquer celui d'entre eux qui aurait pu être son père. Elle le case chez les jésuites puis, à l'adolescence, le destine à l'école navale. L'idée de devenir militaire le révolte. A 15 ans, il s'enfuit.

A Buenos Aires, il travaille le jour comme saute-ruisseau pour un grand magasin, et le soir dans un théâtre. C'est là qu'il forge sa culture de base, et que grandit son intérêt pour la France. Il voyage en Améri-

« Ceux qui voulaient faire de l'économie rêvaient des Etats-Unis. Mais pour la culture, c'était la France. La liberté, les droits de l'homme »

que latine. Au Brésil, il découvre les artisans des rues qui sculptent le bois de palmier pour les touristes, et apprend d'eux à tailler des figures avec un canif. Son ambition : étudier l'art à Paris : « Ceux qui voulaient faire de l'économie rêvaient des Etats-Unis. Mais pour la culture, c'était la France. La liberté, les droits de l'homme. Et l'Ecole des beaux-arts. »

Il poursuit d'abord ses tribulations en Amérique. Il est recueilli par Mario Cravo Junior (né en 1923), un sculpteur connu, à l'époque directeur du Musée d'art moderne de Bahia, qui lui donne les moyens de travailler. Et lui remet surtout une lettre l'accréditant comme un de ses élèves. Là, Roberto laisse tout tomber, et, muni de cette seule introduction, décide de partir étudier à Paris. Il bourlingue à travers l'Amazonie, rejoint Caracas, où il trouve un passage pour l'Europe sur un cargo, comme serveur, et débarque à Hambourg en janvier 1964, sous la neige. En short et chemise. Avec des papiers, mais sans visa. Et sans argent. Il monte dans le premier train pour Paris. Sans billet. Nous sommes le 21 janvier 1964, il ne parle pas un mot de français. « J'étais en France ! Je voyais Paris, avec le regard de Rimbaud, de Baudelaire, de Gauguin et de Van Gogh. Je portais leurs rêves en bandoulière. »

Il dort en douce dans les toilettes de l'Ecole des mines de la rue Saint-Jacques. Jusqu'à ce que joue la solidarité des artistes. Il rencontre le sculpteur Antoine Zuber, qui le laisse dormir dans son atelier. Avec son aide, et la lettre de Mario Cravo Junior, il intègre l'Ecole des beaux-arts, dans l'atelier de Louis Leygue (1905-1992). Il apprend de lui les bases du métier, mais file tous les après-midi sculpter le bois clandestinement à l'atelier voisin, celui de René Collamarini (1904-1983).

Un homme généreux, et bien plus que cela : quand, en 1965, affaibli par les privations, Roberto Gutierrez est hospitalisé



s'accorde avec le médecin-chef sur un traitement et un séjour au sanatorium de Grenoble, et lui donne de l'argent. C'est lui qui permettra au jeune homme, une fois guéri, de participer aux principaux salons artistiques parisiens. Lui encore qui signera les papiers nécessaires à l'obtention d'un titre de séjour, sans trop se soucier ni des dates ni des règlements.

S'il est reconnaissant à de tels individus, « des gens extraordinaires », Roberto Gutierrez veut aussi rendre hommage au système français : « C'est la Sécurité sociale étudiante qui m'a sauvé la vie. En Argentine, je n'aurais pas pu payer les soins. »

Parcours

1939 Naissance à Buenos Aires.

1964 Arrivée à Paris.

1978 Naturalisé français. Il crée la revue « Plages ».

2009 Il jure qu'il n'arrêtera la revue « Plages » que lorsqu'il aura fini de payer en sa vie.

apprend le français dans la rue, en écoutant France Culture; en entrant au hasard dans des amphithéâtres de la Sorbonne. Et tient toujours à témoigner sa reconnaissance à un pays, qui permet aux jeunes d'étudier, à moindre frais.

Si sa maladie l'a affaibli – aujourd'hui, il ne se déplace guère sans un masque à oxygène –, elle lui a aussi permis, au sanatorium, de rencontrer Madeleine. Après quarante-deux ans de vie commune, il reconnaît ce qu'il lui doit, à commencer par sa prise de conscience politique. A son contact, et à celui d'artistes actifs à Grenoble, comme la Coopérative des Malassis, l'ancien enfant de chœur qui servait la messe en latin en Argentine se radicalise.

Il milite avec d'autres pour que les artistes puissent eux aussi bénéficier de cette « Sécu » à laquelle il croit devoir la vie. L'artiste se pose alors ce qu'il appelle des questions fondamentales : on travaille pour qui, et pour quoi faire ? C'est à ce moment-là qu'il délaisse sa pratique individuelle de sculpteur au profit de l'action collective.

Naturalisé Français le 22 mars 1978

année, avec des camarades du Salon de la jeune sculpture, la revue *Plages*. Le titre est de Madeleine, et il semble bien qu'elle l'ait déniché sous un pavé. D'emblée, le ton est trouvé : ouvrage collectif, travail en commun, militantisme. Lorsqu'à la fin de 1984, le gouvernement de Laurent Fabius restreint les possibilités de regroupement familial pour les étrangers, il publie en couverture une carte de France, barrée d'un de ces rubans de plastique qui servent à la police pour marquer qu'une rue est provisoirement interdite.

« En refoulant les migrants aux frontières et en pourchassant ceux qui vivent dans le pays, la France se coupe d'une tradition culturelle qui a fait d'elle, de par le monde, une terre d'accueil », écrit-il dans un éditorial, hélas toujours actuel, arguant que l'émigration, qui est déjà en soit une preuve de caractère – on s'exile rarement par caprice –, est aussi un formidable apport culturel et économique.

Car Roberto Gutierrez et sa revue ont fait plus pour le rayonnement culturel de la France que bien des organismes officiels. Il a présenté, et présente encore, *Pla-*

privé ni public. Cela a commencé à la FIAC, à Paris, dont il squattait l'entrée. Depuis, il est allé à Bologne, à Madrid, à Tokyo. Il sera à Berlin en septembre, et toujours à Bâle et à Miami.

Cela ne va pas sans souvenirs. A l'aéroport de Chicago – une autre foire –, un douanier s'est ému de la présence de « pétards dans un des numéros de la revue, il est vrai souvent très composite : on y trouve tantôt une patte de poulet, tantôt une boîte de sardines ou une tranche de jambon sous cellophane, au gré de l'imagination des auteurs. » Je lui ai dit qu'on était des artistes français. Si j'avais dit artiste seulement, cela n'aurait pas marché. Mais artiste et français, dans l'imaginaire d'un douanier, c'est une évidence. Croyez-moi, le mythe reste encore très fort. » Correspnd-il à son rêve de jeunesse ? Il acquiesce, en précisant que le rêve est devenu collectif, social. Mais conseillerait-il à un jeune artiste étranger de suivre son exemple ? Il réfléchit, et demande : « Pourrait-il seulement franchir la frontière ? »

Harry Bellet

Photo Lionel Moreau pour « Le Monde »